



Revue des études slaves

LXXXIV-3-4 | 2013

Musique et opéra en Russie et en Europe centrale

Ewa BÉRARD, *Pétersbourg impérial : Nicolas II, la ville, les arts*

Paris, Belin, 2012, 404 pages

Andreas Schönle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/1195>

DOI : [10.4000/res.1195](https://doi.org/10.4000/res.1195)

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 568-570

ISBN : 978-2-7204-0524-2

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Andreas Schönle, « Ewa BÉRARD, *Pétersbourg impérial : Nicolas II, la ville, les arts* », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXIV-3-4 | 2013, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 14 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/1195> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.1195>

Ce document a été généré automatiquement le 14 décembre 2020.

Revue des études slaves

Ewa BÉRARD, *Pétersbourg impérial : Nicolas II, la ville, les arts*

Paris, Belin, 2012, 404 pages

Andreas Schönle

RÉFÉRENCE

Ewa BÉRARD, *Pétersbourg impérial : Nicolas II, la ville, les arts*, Paris, Belin, 2012, 404 p., couverture illustrée. ISBN 978-2-7011-6291-1

- 1 Ce bel ouvrage est consacré aux dernières décennies du Pétersbourg impérial. Il se propose de retracer le dialogue, les négociations, et les conflits qui se développèrent entre la cour, la classe bourgeoise des réformateurs et les artistes quant au devenir de la ville. Au-delà de l'aménagement urbain rendu nécessaire par l'afflux de la paysannerie déracinée par les réformes agraires, l'enjeu de ces tractations complexes fut non seulement la construction identitaire, mais aussi la transformation de la culture politique de la ville, et partant de l'empire.
- 2 Alors que le souverain s'échappe de Saint-Pétersbourg et se cantonne dans sa retraite cossue de Tsarskoïe Selo, apeuré par le risque d'attentat contre sa personne et dégoûté par les agissements incontrôlables des élites et masses urbaines, les réformateurs prodiguent efforts multiples (et souvent vains) pour arracher à la bureaucratie impériale le droit à l'autonomie politique pour la ville et pour assurer les moyens de sa stabilité économique. Politiquement la cité, lieu par excellence de la vie publique, se retrouve tiraillée entre un gouvernement autocrate qui n'ose plus se montrer et agit par directives administratives absurdes, et les projets politiques d'édiles municipaux qui militent pour le *self-government* et l'adoption du principe de la représentation des citoyens aux organes politiques, remettant ainsi en cause la verticale du pouvoir autocrate. Dans ce contexte, les artistes, notamment ceux associés au Monde de l'art, interviennent en élaborant des représentations de la ville dans son devenir historique et esthétique, dont le but est non seulement d'affirmer son rayonnement international,

mais aussi de puiser dans le passé classiciste pour poser les jalons d'une culture sécularisée qui se substitue au charisme thaumaturge du Tsar en déchéance. Un certain Alexandre Benois ira jusqu'à proposer une sorte d'esthétocratie, un programme dans lequel l'art sert à légitimer une culture civique éclairée, bourgeoise et constitutionnelle.

- 3 Ewa Bérard dresse un portrait captivant du foisonnement politique et artistique qui se déroulera entre les murs de cette cité phare. La politique est saisie dans son aspect quasi quotidien, comme la résultante de facteurs chaotiques et imprévisibles, tels les débats menés au sein des organes représentatifs comme la douma municipale, les projets de réforme élaborés hâtivement au vue d'une conjoncture brièvement favorable, mais promptement écartés, la succession de ministres qui sont soit assassinés, soit déposés, et les agissements de la rue. La confusion de cette vie civique est surtout favorisée par les hésitations et l'apathie du tsar. E. Bérard parle même de l'« autisme de Tsarskoïe Tselo » : le souverain perd contrôle autant de la chose publique que des vellétés affectives de son épouse. Les rivalités de clocher se combinent aux pressions de la rue pour créer une atmosphère délétère. La bureaucratie ne fait au demeurant pas toujours le jeu du tsar, et en l'absence de direction claire de celui-ci, les ministres se complaisent dans le sabotage intra-gouvernemental. La ville moderne aspire à la liberté et aurait repris à son compte la devise des villes hanséatiques : « L'air de la ville rend libre. » Mais cette identité urbaine émergente se heurte aux préjugés profondément anti-urbains du tsar et de la cour, qui s'imaginent que leur pouvoir s'assied sur la pieuse fidélité des campagnes. Il est question de réforme politique, bien entendu, mais, aussi de plans d'assainissement de la ville, qui souffre d'une infrastructure totalement dépassée par la croissance urbaine. Une épidémie de choléra qui se déclare en 1908 met à l'ordre du jour l'urgence de la construction d'un système de canalisations, mais là encore, l'inertie politique a raison des nécessités objectives de la salubrité. La cité se dégrade et se pollue à mesure de l'effritement du pouvoir de la cour, alors que les revendications des acteurs réformateurs se font plus virulentes. Le capital industriel investit lourdement dans la ville, notamment en construisant des usines et des immeubles de rapport, mais en l'absence d'un plan d'aménagement et d'un réseau de communication à la hauteur de l'essor économique, le développement anarchique de l'espace urbain contribue à déstabiliser le pouvoir. Et il revient aux artistes de déterminer comment la modernité doit s'accommoder du patrimoine historique. E. Bérard souligne d'ailleurs l'existence de renversements caractéristiques et ironiques dans cette contestation de la signification du site urbain. En décidant, en 1913, de célébrer le tricentenaire de la dynastie Romanov à Saint-Pétersbourg, un contre-sens historique, la cour semble vouloir transformer la ville en garant de la continuité, alors même que dans les mains de son fondateur, elle était symbole de rupture.
- 4 Ewa Bérard a l'œil pour les détails significatifs. Ainsi, pour marquer le tricentenaire, Nicolas II affuble l'armée de costumes militaires exécutés sur le modèle de ceux du XVII^e siècle. Or, comme pour souligner le virage de la cérémonie en catastrophe, ces mêmes costumes se retrouveront sur le corps des soldats dans les tranchées de la Première Guerre mondiale ! Le récit est bien mené et donne la mesure de la fébrilité de la vie culturelle et politique de cette période. L'approche est nécessairement pluridisciplinaire. On trouve dans cet ouvrage, entre autres, histoire politique, histoire sociale, critique littéraire, et histoire de l'architecture et de l'urbanisme. Certains pans de cette analyse seront bien connus des spécialistes de la Russie, notamment les

événements qui mènent à la débâcle de 1905, l'histoire du Monde de l'art, ou le récit des agissements de Raspoutine. Mais l'examen des manœuvres bureaucratiques se fonde souvent sur des documents d'archives peu connus. Le champ de vision alterne entre la grande politique et les projets de cabinet, entre le passé historique et l'actualité du présent. La Russie des campagnes, Moscou, voire même l'Europe entière restent en toile de fond, mais interviennent à maintes reprises. Globalement chronologique, la trame du récit fait des retours en arrière et négocie des transitions qui peuvent parfois compliquer la lecture. On souhaiterait de temps en temps que l'A. prenne plus de temps pour approfondir un aspect particulier, mais cela mènerait à briser la dynamique du récit.

- 5 On regrettera peut-être certaines lacunes. Tout d'abord, la dimension visuelle du devenir de Saint-Pétersbourg reste dans l'ombre, non seulement du fait de l'absence de support illustratif, mais aussi par une réticence à décrire les transformations urbaines. Les pages consacrées à l'architecture proprement dite restent finalement peu nombreuses, en comparaison avec l'analyse des démarches politiques et administratives. De surcroît, dans une étude qui se donne le but d'explorer la « naissance de l'esprit public dans la capitale impériale », on s'étonnera que de nombreux sites de sociabilité publique, tels les cafés, théâtres, jardins ou salons, ne soient guère évoqués. L'émergence d'une identité urbaine passe aussi par l'établissement de réseaux d'échanges où la société se retrouve face à elle-même, au-delà de ses confrontations avec les politiques. Certes, on ne peut tout faire, et E. Bérard retrace avec beaucoup de brio les transformations identitaires que traverse la ville. On découvrira, par exemple, comment la nouvelle « Rome impériale », rationnelle et cosmopolite, se laissera séduire par le mysticisme pseudo-populaire d'un Raspoutine. Mais, surtout E. Bérard explore le paradoxe d'une cité qui se découvre comme unité identitaire et civique au moment même où les défaillances du pouvoir autocratique l'entraînent dans une déchéance infrastructurelle et une perte de classe qui, en définitive, se solderont par le transfert du statut de capitale à Moscou. Les péripéties que la ville subira dans les premières décennies de l'ère soviétique ne feront que perpétuer les tensions entre son identité publique singulière et les désirs des acteurs politiques de mettre au pas cette ville parfois réfractaire. Un ouvrage en tous points passionnant sur une époque non moins captivante.

AUTEURS

ANDREAS SCHÖNLE

Université Queen Mary, Londres